

L' Abeille.

2me. Année.

"Je suis chose légère et vais de fleur en fleur."

2me. Année.

VOL. II.

PETIT SÉMINAIRE DE QUÉBEC, 27 MARS 1850.

No. 19.

LA PASSION.

L'Horeb s'est ébranlé jusque dans les nuages,
Les cèdres attentifs inclinent leurs feuillages,
Des frissons inconnus commencent à courir,
Cieux et terre, pleurez dans ce jour formidable,
Le juste va tomber pour sauver le coupable,
L'immortel va mourir !

Qu'a-t-il fait ? pour quel crime a-t-on saisi dans l'om-
bre
Ce prophète entouré de miracles sans nombre ?
Pourquoi dresser la croix, déployer le lincol ?
Qu'a-t-il osé ? d'où naît cette haine profonde
Cette haine qui semble anéantir tout un monde
Autour d'un homme seul ?

Ce qu'il a fait ! parlez, répondez au grand prêtre,
O vous qu'il guérissait, qu'il aidait à renaître,
Esclaves et pêcheurs sauvés par un remords,
Vous tous qu'il retira du désespoir farouche,
Vous tous qu'il délivra par un mot de sa bouche
Des ombres de la mort !

Voilà son crime à lui, la vertu : c'est pour elle
Que le prêtre jaloux le traite de rebelle
Et livre en fouet vengeur le Christ humilié ;
C'est pour punir enfin ce sacrilège immense
Que la foule bégote en sa dévotion :
Qu'il soit crucifié !

Les prêtres assemblés par l'ordre de Caïphe
Étreignent entre eux dans la cour du pontife :
" Il est temps d'annuler le prophète nouveau-
né ;
Hâtons-nous, mais craignons quelque émeute funeste ;
Il faudra qu'un des siens nous le livre ; le reste
Est la part du bourreau."

Judas accourt, Jésus se trouble dans l'attente ;
Il n'est pas de douleur que son cœur ne sentente ;
Son sort est accompli : tout cherche à le briser,
Tout l'abandonne, il va de défaite en défaite,
Vendu pour un peu d'or, traîné dans une fête,
Trié dans un baiser.

O traître ! l'avenir que ton nom seul remue
Se souviendra toujours de ce baiser qui tue,
De ce baiser sanglant sur un front qui palme !
Toujours, malgré le bruit de leur course infinie,
Les siècles entendraient le long cri d'agonie
Qui sort d'Hacedana !

Le Créateur des cieux, traîné devant le juge
Comme un vil criminel qui n'a pas de refuge,
Garde au milieu des coups son céleste maintien :
La populace est là qui le raille et l'outrage ;
On lui frappe la tête, on lui crache au visage,
Et lui ne répond rien.

Calmé à travers les flots de cette plèbe impure,
On a beau l'accabler d'angoisses, de blessure,
Il se résigne à tout, sa pensée est ailleurs ;
Il voit la race humaine après sa délivrance,
Il la voit faible encore, et lui montre d'avance
Le secret des douleurs.

Qu'il soit crucifié ! cent mille voix ensemble
Jettent ce cri de mort à Pilate qui teneble
Et ne sait que répondre à la foule en courroux ;
" Mais il est innocent ! dit l'envoyé de Rome.
— N'importe, tuez-le ; que le sang de cet homme
Tombe à jamais sur nous !"

Vous l'avez dit : ô Juifs ! et vous fûtes prophètes ;
Vous appelez ce sang, il tombe sur vos têtes ;
Il y reste marqué dix-huit siècles d'efforts.

Pas un de vos enfans, errans sur chaque route,
Doit le front résonné n'en conserve une goutte
Aussi rouge qu'alors !

L'heure approche ; Jésus monte sur le Calvaire.
— Or ! le pâle soleil retirait sa lumière,
Les nuages pesaient sur le roc sillonné,
Et la nature en deuil, pleine de vie et d'âme,
Semblait se lamenter comme une faible femme
Qui perd son premier né.

On l'étend sur la croix, dans le sang et la boue.
On redouble d'outrage : on l'attache, on le cloue,
On lui perce le corps avec un rire affreux ;
Puis, quand sa voix s'éteint, quand son œil est sans
flamme,
On dresse à ses côtés deux voleurs, deux infâmes
Pour qu'il expire entre eux.

Et sa mère était là. Le disciple fidèle,
L'apôtre bien-aimé se tenait seul près d'elle ;
Elle était là muette en face de la croix,
Tandis que la victime, avec un air céleste,
Consacrait au pardon le faible et dernier reste
De sa mourante voix.

C'était la sixième heure, et jusqu'à la neuvième
L'affront resta pareil, le pardon fut le même :
Tout à coup un cri part, Jésus s'est ranimé
Le cri de l'abandon monte un moment, s'achève ;
Puis de la croix fatale un grand soupir s'élève,
Et tout est consommé.

Il meurt, la nuit s'étend ; je ne sais quel délire
Bouleverse le globe, un vent du ciel déchire
Le voile solennel qui couvrait le saint lieu.
Les pâles spectateurs, qu'un rayon illumine,
Troublés épouvantés, se frappent la poitrine
En disant : C'était Dieu !

Chrétiens, frappons nous-même avec remords et
Frappons ce sein rebelle à la volonté sainte : [crainte,
L'exemple du Très-Haut nous invite aujourd'hui,
Son ardente pitié nous cherche, nous embrasse ;
Il s'abaisse vers nous, tâchons, avec sa grâce,
De monter jusqu'à lui.

Volons au sanctuaire, et là, dans les ténèbres,
Courbés sous le fard au de ces heures funèbres,
Adorons tous Jésus, Jésus notre trésor.
Contemplons bien longtemps, à travers nos pensées,
Ce front saignant qui tombe et ces mains transpercées
Qui nous cherchent encor.

Frères, rallions-nous quand le monde s'éroule ;
Faisons pour expier les crimes de la foule,
Prions pour que l'autel reste à jamais vainqueur :
Marchons près de Jésus dans ce moment d'alarme,
Sans parler, sans pleurer.—Pas de voix, pas de larme,
Rien qu'un sanglot du cœur.

Mais un sanglot puissant qui batte, qui soulève
Nos seins tout agités comme un flot sur la grève,
Un sanglot qui lui dise à ce Maître de tous :
" Père nous sommes là : nous n'avons qu'une envie,
C'est de voir se briser notre cœur, notre vie,
En criant : Gloire à vous !"

TURQUETY.

NAUFRAGE DU PÈRE CRESPEL, RÉCOLLET.

On était au mois de Novembre, et le
Père Crespel, qui désirait faire voile pour

la France, s'était embarqué, malgré la rigueur de la saison, avec cinquante-quatre autres personnes qui souhaitaient ardemment passer avec lui, tant pour leur propre sûreté que pour l'agrément qu'ils espéraient goûter dans ce voyage. Quelques jours après le départ, on était au-delà du dangereux *Gouffre* qui, comme un autre *Scylla*, cherche à engloutir tout ce qui se présente à lui ; et, en dépit des vents contraires, on arriva à *Matane* où le vent du nord, soufflant avec force, avertit, le capitaine surtout, qu'il fallait se préparer à essuyer une tempête. Cependant ils avançaient rapidement en sillonnant le fleuve dans tous les sens, près de l'île d'Anticosti, lorsque le vaisseau échoua. Il heurtait avec violence de dangereux écueils ; les vents redoublaient leurs rages ; des brouillards épais répandaient une obscurité affreuse, les vagues, qui s'entrechoquaient avec impétuosité, s'élevaient et s'abaisaient tout-à-coup comme des montagnes d'eau écumante ; le bruit, le désordre, le fracas, tout tendait à plonger les passagers dans la dernière création, et le vaisseau commençait à faire eau de toutes parts. Que faire ? La terreur enchaînait les esprits et les forces des matelots ; ils n'osaient toucher à rien, attendant à chaque instant la dernière vague qui devait les emporter dans l'abyme : la mort était inévitable. Un canonier seul osa transporter de la cale quelques provisions dans l'endroit du bâtiment qui offrait le plus de sûreté ; et, craignant enfin que le vaisseau ne s'ouvrit, le Père Crespel proposa de tenter l'abord du rivage avec six ou sept autres personnes qui voudraient l'accompagner.

Mais que peut l'habileté du nautonnier quand il a contre lui des vents furieux et une mer courroucée ! Néanmoins ils descendirent dans une chaloupe, et à peine y furent-ils placés qu'elle sembla fondre sous leurs pieds : encore un moment, ils disparaissaient pour toujours. Alors le Père les exhorte à régler les affaires de leurs consciences, les aide dans cette grande action qui semble être la dernière, et, sans cesser de ramer, tous se préparent et demandent l'absolution générale. A peine les dernières paroles avaient été